

Le passé à venir de Tim Ingold : et si le véritable conflit n'était pas entre les générations ?

À chaque difficulté de notre époque, la même grille de lecture revient. Les Boomers auraient tout accaparé. Les Millennials auraient bouleversé le monde du travail. La génération Z serait impossible à manager. Demain, ce sera au tour de la génération Alpha d'être décrite comme radicalement différente des précédentes.

Cette manière de penser semble aujourd'hui aller de soi. Pourtant, dans *Le Passé à venir : Repenser l'idée de génération*, l'anthropologue Tim Ingold nous invite à remettre en cause cette évidence. Et si ce découpage de la société en générations n'était pas une réalité, mais une construction intellectuelle qui nous empêche précisément de comprendre comment les sociétés se transforment ?

Le point de départ de son raisonnement est simple mais profondément déstabilisant. Une génération ne devrait pas être considérée comme une catégorie statistique ou démographique. Elle est avant tout un processus vivant de transmission. Pendant des siècles, les générations ne se sont pas succédé ; elles ont coexisté. Les enfants grandissaient auprès des adultes et des anciens. Les savoirs, les gestes, les valeurs et les expériences circulaient continuellement entre eux.

Pour illustrer cette idée, Ingold propose une image particulièrement parlante : celle de la corde. Une corde n'est pas constituée de fibres qui se remplacent les unes les autres. Sa solidité vient au contraire de leur entrelacement. Chacune conserve son identité tout en contribuant à une œuvre commune. Il en va de même pour les générations : elles ne sont pas des couches qui s'empilent mais des vies qui s'entrecroisent.

Cette vision s'oppose frontalement à celle qui domine aujourd'hui. Nous raisonnons désormais comme si les générations formaient une pile : une cohorte succède à une autre, chacune étant supposée posséder sa propre identité, ses propres valeurs, sa propre culture et parfois même sa propre morale. Le passage de « la génération », entendue comme processus, aux « générations », conçues comme catégories, n'est pas anodin. Il transforme profondément notre rapport au temps.

Cette manière de penser produit des effets bien au-delà de la recherche en sciences sociales. Elle nourrit un discours permanent sur les différences générationnelles, largement relayé par les médias, les cabinets de conseil et le marketing. Chaque tranche d'âge devient un marché, un profil de consommation, une cible publicitaire ou une méthode de management. Les individus cessent d'être des personnes pour devenir les représentants supposés d'une catégorie homogène.

Le résultat est paradoxal. Plus nous parlons de diversité, plus nous enfermons chacun dans une identité prédéfinie. Les débats opposent alors les Boomers aux jeunes actifs, la

génération X aux Millennials ou la génération Z à ses managers. Ces oppositions finissent par apparaître naturelles alors qu'elles sont largement construites.

Mais la critique d'Ingold va plus loin encore. En présentant chaque génération comme une rupture, notre époque entretient l'idée qu'il faudrait constamment repartir de zéro. L'innovation devient une valeur en soi. Le passé est réduit à une archive, parfois même à un obstacle dont il faudrait s'affranchir. Or, pour Ingold, le passé n'est jamais derrière nous. Il continue de vivre dans les gestes, les pratiques, les savoir-faire et les relations qui nous constituent. Nous n'héritons pas d'un monde achevé ; nous poursuivons une histoire commencée bien avant notre naissance et qui continuera après nous.

Le titre du livre prend alors tout son sens. Le passé n'est pas ce qui est terminé. Il est « à venir » parce qu'il continue de produire des effets dans le présent et d'orienter les futurs possibles. Le progrès ne consiste donc pas à remplacer une génération par une autre, mais à prolonger une œuvre collective où chacun reçoit autant qu'il transmet.

Cette réflexion trouve un écho particulier dans le monde syndical. Il est devenu fréquent d'expliquer les difficultés du renouvellement militant par un prétendu fossé entre générations. Les anciens seraient trop attachés aux pratiques d'hier ; les plus jeunes porteraient naturellement les solutions de demain. Cette opposition est sans doute aussi réductrice que les catégories dénoncées par Ingold.

Un syndicat ne se renouvelle pas parce qu'une génération en remplace une autre. Il se renouvelle lorsque l'expérience des anciens rencontre les attentes, les compétences et les aspirations des nouveaux militants. La transmission n'est pas un transfert vertical de connaissances ; elle est un dialogue permanent où chacun transforme ce qu'il reçoit avant de le transmettre à son tour.

À l'heure où l'on célèbre volontiers la rupture, la disruption et le changement permanent, Tim Ingold nous rappelle une évidence devenue presque subversive : une société ne progresse pas en effaçant son passé, mais en tissant sans cesse des liens entre ceux qui l'ont précédée, ceux qui la font vivre aujourd'hui et ceux qui lui succéderont.

Plus qu'un essai sur les générations, *Le Passé à venir* est une réflexion profonde sur notre manière d'habiter le temps. En refermant ce livre, une conviction s'impose : la véritable richesse d'une société ne réside pas dans la succession des générations, mais dans leur capacité à construire ensemble une histoire commune.